



Un homme s'était brusquement arrêté. — Page 238, col. 1.

et que, si par malheur le roi et la reine arrivent en ce moment, il sera impuissant à les protéger, lui et ses quarante hussards.

Son ordre est de faire en sorte que la voiture du roi continue sa marche sans obstacle.

Au lieu d'être une protection, sa présence est devenue un obstacle.

Ce qu'il a de mieux à faire, même dans le cas où le roi arriverait, c'est donc de partir.

En effet, son départ rendra la liberté à la route. Seulement, il faut un prétexte pour partir.

Le maître de poste est là au milieu de cinq ou six cents curieux dont il ne faut qu'un mot pour faire des ennemis.

Il regarde comme les autres, les bras croisés; il est sous le nez de M. de Choiseul lui-même.

— Monsieur, lui dit le duc, avez-vous connaissance de quelque envoi d'argent expédié ces jours-ci à Metz?

— Ce matin même, répondit le maître de poste, la diligence y a porté cent mille écus; elle était escortée de deux gendarmes.

— En vérité? dit M. de Choiseul tout étourdi de la partialité avec laquelle le hasard le sert.

— Parbleu! dit un gendarme; c'est si vrai, que c'est moi et Robin qui étions d'escorte.

— Alors, dit M. de Choiseul se tournant tranquillement vers M. de Goguelat, le ministre aura préféré ce mode d'envoi, et, comme notre présence ici n'a plus de motif, je crois que nous pouvons nous retirer... Allons, hussards, bridez les chevaux.

Les hussards, assez inquiets, ne demandaient pas mieux que d'obéir à cet ordre. En un instant les chevaux furent bridés et les hussards à cheval.

Ils se rangèrent sur une ligne.

M. de Choiseul passa sur le front de la ligne, jeta un regard du côté de Châlons, et, avec un soupir :

— Allons, hussards, dit-il, rompez quatre par quatre, et au pas.

Et il sortit de Pont-de-Sommeville, trompette en tête, comme l'horloge sonnait cinq heures et

demie. A deux cents pas du village, M. de Choiseul prit la traverse, afin d'éviter Sainte-Menehould, où l'on disait que régnait une grande agitation.

Juste en ce moment-là, Isidore de Charny, poussant des éperons et du fouet un cheval avec lequel il avait mis deux heures à faire quatre lieues, arrivait à la poste, relayait, s'informant en relayant si l'on n'avait pas vu un détachement de hussards, apprenait que ce détachement venait de partir au pas, il y avait un quart d'heure, par la route de Sainte-Menehould, commandait les chevaux, et, espérant rejoindre M. de Choiseul et l'arrêter dans sa retraite, partait au grand galop d'un cheval frais. M. de Choiseul, on vient de le voir, avait quitté la route de Sainte-Menehould, et pris la traverse précisément à l'instant où le vicomte de Charny arrivait à la poste; de sorte que le vicomte de Charny ne le rejoignit pas.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## ADELINÉ PROTAT

### XII

#### L'ATELIER DE ZÉPHYR.

L'étonnement manifesté par Lazare en voyant l'apprenti sabotier se révéler tout coup sous un aspect aussi nouveau qu'imprévu, et la curiosité admirative qu'il avait laissé voir en examinant les productions de Zéphyr n'avaient point échappé à celui-ci. Comme la visible aurore d'un orgueil naissant, son visage s'était coloré d'une rougeur subite en écoutant les éloges donnés à ses ouvrages. L'apprenti éprouvait en ce moment le sentiment du bien-être que le témoignage d'autrui, quand il est favorable, procure à tous ceux qui ont connu les défaillances du travail ignoré, à tous ceux qui ont poursuivi l'accomplissement d'une œuvre si humble qu'elle fût d'ailleurs, ayant à vaincre non-seulement les obstacles étrangers, mais encore à triompher des incertitudes qui les

font douter de leur propre force; on comprendra facilement quelle valeur l'opinion de Lazare avait aux yeux de l'apprenti, et de quelle joie vinrent le remplir les marques de sympathie que la vue de ses petits ouvrages avait arrachées à la franchise du jeune peintre, qui avait l'enthousiasme aussi prompt et aussi facile que la sympathie. Aidé par une intuition spontanée, Zéphyr comprenait combien il avait grandi dans l'esprit de Lazare, et devinait peut-être qu'à la bienveillance et à la protection de celui-ci s'ajoutait, à compter de cet instant même, un sentiment qui pour l'avenir donnerait un caractère plus sérieux à cette bienveillance et à cette protection dont la pitié avait sans doute été la source primitive. En effet il y avait déjà un changement qui à l'insu de Lazare s'était opéré dans ses façons d'être et de parler avec Zéphyr, et si peu apparentes qu'elles fussent, ces nuances avaient été appréciées par l'apprenti. Interrogé par Lazare, qui était curieux de savoir comment la vocation de l'art s'était révélée dans cette âme rustique, le jeune garçon lui raconta naïvement l'origine de ses premiers essais. Machinalement, et pour occuper ses heures de paresse, il s'était amusé à tailler des morceaux de bois avec un mauvais couteau. Cette distraction était plutôt, si cela pouvait se dire, une rêverie de ses mains qu'une occupation. Lentement, sans étude, sans prendre aucun souci de ces grossières ébauches, il avait acquis une certaine facilité qui attira un jour son attention. En examinant un de ces rustiques caprices, il s'était étonné sincèrement d'en être l'auteur; ce fut alors que l'idée lui était venue de reproduire les objets qui l'entouraient. Il copia avec servilité les feuilles des arbres et les plantes; mais pénétré du sentiment de l'art, et sans qu'il eût conscience du mot et de la chose, les modèles qui attiraient plus particulièrement ses regards étaient précisément ceux qui se distinguaient par l'originalité ou l'élégance de leur forme. Peu à peu il avait introduit de la variété dans ses sujets; outre les feuilles, les fleurs, les fruits et les plantes, il s'appliqua à reproduire les